Document généré le 24 avr. 2024 21:12

Revue d'histoire de l'Amérique française

GAGNON-PRATTE, France, *Maisons de campagne des Montréalais 1892-1924. L'architecture des frères Maxwell.* Montréal, Éditions du Méridien, 1987. 215 p. 29,95 $; relié 49,95 $

Jean-Claude Marsan

Volume 42, numéro 3, hiver 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304722ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304722ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsan, J.-C. (1989). Compte rendu de [GAGNON-PRATTE, France, *Maisons de campagne des Montréalais 1892-1924. L'architecture des frères Maxwell.* Montréal, Éditions du Méridien, 1987. 215 p. 29,95 $; relié 49,95 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *42*(3), 465–467. https://doi.org/10.7202/304722ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GAGNON-PRATTE, France, *Maisons de campagne des Montréalais 1892-1924. L'architecture des frères Maxwell.* Montréal, Éditions du Méridien, 1987. 215 p. 29,95$; relié 49,95$

Avec cet ouvrage fort bien fait, France Gagnon-Pratte, qui est historienne de l'architecture, révèle un domaine ignoré du patrimoine architectural canadien. Son étude porte sur l'architecture des opulentes résidences estivales conçues au tournant du siècle par les frères Maxwell dans la région de Montréal et dans celle de Saint-Andrews au Nouveau-Brunswick.

À la lecture de ce livre, deux réalités surprennent. En premier lieu, le fait que cette élite montréalaise prestigieuse et raffinée, qui semble aujourd'hui appartenir à un lointain passé, n'a disparu qu'il y a à peine quelques générations. Dans l'introduction de son ouvrage, l'auteure présente ainsi la photographie d'un *Garden Party*. S'il n'y avait pas de légende, le lecteur pourrait facilement s'imaginer que cette photographie de la bonne société a été prise au siècle dernier dans les jardins de quelque manoir d'Irlande ou d'Écosse. Or il s'agit d'une photo prise en 1908, dans les jardins de la maison de Robert Meighen à Montréal.

En second lieu, le lecteur reste étonné par l'ampleur des développements péri-urbains qu'a connus la région montréalaise depuis un demi-siècle. Si quelques grands bourgeois, attirés (à l'instar de sir William Van Horne) par l'air marin de la côte atlantique, ont érigé leur résidence estivale dans la région de Saint-Andrews, la plupart ont opté pour la région montréalaise. C'est ainsi que des lieux comme Saint-Bruno, Senneville, Dorval et Sainte-Anne-de-Bellevue, territoires qui sont aujourd'hui envahis par le développement pavillonnaire au point d'en perdre tout caractère, étaient choisis au tournant du siècle comme particulièrement souhaitables pour la villégiature. Certains de ces domaines de campagne, tel celui de Bois-de-la-Roche à Senneville sur lequel l'honorable Louis Forget s'est fait construire une vaste résidence estivale en 1897, témoignent encore de la beauté originelle de ces sites situés à la périphérie de l'agglomération urbaine d'alors.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres. Le premier présente un portrait des frères Edward et William S. Maxwell, qui ont oeuvré ensemble pendant plus de vingt ans et ont constitué une des firmes d'architectes les plus dynamiques et prestigieuses au pays. Chacun des trois autres est consacré à un type particulier de résidences estivales, à savoir: les «palais bien solides pour rêver» (la plupart situés dans la région montréalaise, dont Bois-de-la-Roche), la «rudesse apprivoisée des *log houses*», enfin le «charme nord-américain du

shingle style», dont plusieurs exemples se trouvent sur le bord de l'Atlantique, à Saint-Andrews.

Des architectes Maxwell, qui étaient des Montréalais, on connaît surtout leurs oeuvres dans cette ville: le magasin Henry Birks, l'agrandissement de la gare Windsor, le Musée des Beaux-Arts et d'autres du genre. Dans un style aussi coloré que l'architecture qu'elle décrit, France Gagnon-Pratte nous révèle une tout autre production: des oeuvres domestiques riantes, pittoresques et charmantes, faites pour plaire à une classe gâtée par le loisir et la fortune.

Son étude montre bien l'importance de l'influence de l'architecture résidentielle de la côte atlantique américaine sur cette production locale (due principalement au développement des chemins de fer). Particulièrement à Saint-Andrews où les résidences construites par les Maxwell en «shingle style» ont l'allure et le caractère de celles que l'on retrouve sur les côtes du Massachusetts. À cette époque, talents, idées et biens matériels se promenaient de part et d'autre de la frontière canado-américaine comme dans une zone de libre-échange. Cependant, comme il s'agit d'une zone où les climats et les paysages sont plus ou moins semblables, cette influence a eu, de ce côté-ci de la frontière, des effets intégrateurs.

Le lecteur peut d'ailleurs constater que c'est Edward Maxwell, formé comme architecte dans une firme professionnelle de Boston, qui a produit les résidences estivales les plus chaleureuses, les plus pittoresques et les mieux intégrées à leur paysage. Au siècle dernier, ce type de formation était courant. Il y a assez d'exemples de carrières de talent réussies pour affirmer que cette formation «sur le tas» était valable, à l'occasion plus qu'une formation académique.

Ainsi, le frère d'Edward, William, qui a étudié à l'École des Beaux-Arts de Paris, a privilégié dans sa production architecturale les styles plus académiques, froids et recherchés, parfois au détriment de l'intégration au paysage. Sans doute sa personnalité y était-elle également pour quelque chose: à la différence d'Edward, sociable et facile d'accès, William, davantage introverti, était réservé, sévère et intensément religieux.

Quelle est la valeur de ce patrimoine architectural? Il ne manque pas de qualités intrinsèques, principalement de l'ordre du décor, comme il se doit pour ce type de bâtiment de villégiature: importance et jeux des volumes, justesse des proportions, richesse des textures et abondance d'éléments pittoresques. À l'intérieur, le confort paraît être la caractéristique dominante. Mais ce patrimoine s'impose également pour sa valeur d'apport à la culture locale, à savoir à titre d'architecture qui identifie une région en fournissant un complément construit aux paysages naturels.

Madame Gagnon-Pratte, qui a eu accès à une quantité considérable de dessins originaux (la plupart appartenant à la collection Maxwell de l'Université McGill), a su en faire une sélection judicieuse pour publication. Il en résulte un ouvrage très bien illustré où voisinent, avec des photographies contemporaines et d'époque, des plans, dessins, aquarelles et croquis des architectes. Il s'agit d'un livre qui est aussi plaisant à feuilleter qu'instructif et intéressant à lire. Considérant la rigueur du propos (qui demeure néanmoins

très accessible au profane), il faut regretter l'absence d'un index pour le bénéfice des chercheurs.

Faculté de l'aménagement
Université de Montréal JEAN-CLAUDE MARSAN